

ANTONIO

MANZINI

OM

BR

E

**ET
POUSSIÈRES**

S

DENOËL
SUEURS FROIDES

Ombres et poussières

DU MÊME AUTEUR

Piste noire, Denoël, 2015 ; Folio, 2016

Froid comme la mort, Denoël, 2016 ; Folio, 2017

Maudit Printemps, Denoël, 2017 ; Folio, 2018

Un homme seul, Denoël, 2018 ; Folio, 2019

La Course des rats, Denoël, 2019 ; Folio, 2020

07.07.07, Denoël, 2020

ANTONIO MANZINI

*Ombres
et poussières*

roman

Traduit de l'italien par Samuel Sfez

DENOËL

Titre original :

Pulvis et umbra

© 2017, Sellerio Editore, Palerme

Design de couverture : Paprika

Et pour la traduction française :

© Éditions Denoël, 2022

« Quand un seul chien se met
à aboyer à une ombre, dix mille
chiens en font une réalité. »

Emil CIORAN

Dimanche

Les lumières du soir s'étaient estompées depuis une demi-heure et l'air frais était agréable. Quelques retardataires se hâtaient de rentrer chez eux. Lui restait là, immobile, sur le trottoir de la via Brean. Il ne se décidait pas. Il n'avait qu'à traverser et sonner à l'interphone, le reste viendrait tout seul. Pourtant, il ne parvenait pas à franchir ce petit pas. Les mains dans les poches, il continuait à froisser le bout de papier qui contenait l'adresse : 12 via Brean, Studio M.

Qu'est-ce qui le bloquait ? Qui lui avait cloué les chaussures au trottoir ?

« Ciao amico, tu veux ? »

La voix le fit se retourner. Un Africain chargé d'objets sous cellophane lui proposait une paire de chaussettes en fil d'Écosse.

« Alors tu veux ? Dix euros ! »

Marco fit non de la tête.

« Tu me donnes une pièce ? Pour le café ? »

Marco fit oui de la tête mais resta les mains dans les poches, immobile, une sentinelle avec une consigne stricte, un lampadaire au milieu de la rue. Le Noir attendait et le

regardait, puis il sourit de ses dents blanches et secoua la tête plusieurs fois.

« Amigo, tu donnes une pièce? »

Marco sortit lentement son portefeuille. À l'intérieur se trouvaient deux billets de cinquante et un de dix. Il prit celui de dix euros et le lui tendit. Sans souffler mot, le vendeur saisit l'argent et en échange donna les chaussettes, que Marco prit sans les regarder.

« Salut, amigo... », lança l'homme en s'en allant d'un pas agile.

Marco se remit à fixer le numéro 12. Un immeuble à façade-rideau de deux étages avec une porte en fer forgé et en verre, pas de gardien, l'interphone à droite.

Quelle heure est-il? se demanda-t-il.

Huit heures et quart. C'était quoi les horaires? De 15 heures à 21 heures ou de 15 heures à 20 heures? Peut-être qu'elle était déjà partie. Il sortit son portable et rappela le numéro qu'il avait composé à 10 heures du matin. Il attendit jusqu'au répondeur. « Salut... je m'appelle Sonya... Tou me trouves via Brean, perpendiculaire à via Monte Grivola. Viens... je suis belle, chaude Latine et je fais du 95 D. Je souis toujours là, je t'attends pour faire ce qui te plaît... Tou veux des câlins? Tou veux faire l'amour très long? Double pénétration? J'ai même une surprise pour toi. Tout ce que tou veux... ambiance propre et décontractée... Viens aujourd'hui dimanche de 15 à 21 au 12 via Brean et sonne interphone Studio M... M comme Milan... *Ciao bello te espero!* »

Il était encore temps. Mais son estomac continuait à se tordre et ses jambes restaient où elles étaient. Peut-être

parce qu'il avait imaginé la scène tant de fois. Elle qui l'attendait en guêpière et bas noirs fumés. Juste en culotte, pas de soutien-gorge. Les tétons noirs sous son déshabillé transparent, tandis qu'elle ondulait vers lui sur des talons vertigineux qui claquaient contre le sol. Les lèvres charnues, les yeux mi-clos, les cheveux noirs lâchés, un parfum de fleurs et de pain chaud. Elle l'invitait à s'asseoir sur le lit, l'embrassait, le déshabillait, le chevauchait pendant des heures, fouettant son visage de ses seins énormes. Mais au fond de lui, dans un recoin de sa conscience, il savait très bien que pour se taper une fille comme Sophia Loren dans *Hier, aujourd'hui et demain*, il fallait bien autre chose qu'une annonce sur Gradisca, rencontres en ligne ! Qui sait ce qu'il trouverait au Studio M de via Brean. Il y avait une photo sur la page, mais est-ce qu'elle était fidèle ? Elle montrait une femme en culotte et soutien-gorge, le visage caché. Et cette phrase : « une surprise pour toi », était ce qui l'excitait le plus.

Marco n'en pouvait plus. À cinquante-deux ans sonnés, marié depuis vingt-cinq, trois enfants, il ne pratiquait plus depuis deux ans. Barbara avait fermé le robinet, avait décrété l'embargo depuis que coups de sang et sautes d'humeur avaient remplacé sourires et caresses. Elle ne s'intéressait plus au sexe, alors que pour lui, tout fonctionnait comme au lycée. Deux ans à jeun, si l'on excluait la demi-fellation de la part d'une représentante en robinetterie à Grosseto neuf mois plus tôt au congrès des chaudières à Florence tandis que, soûl comme un cochon, il chantait « We are the champions » piazza della Signoria. Il ne se rappelait même pas le nom de la fille, mais de toute manière ça n'avait rien

eu d'exceptionnel. Il avait réfléchi pendant des semaines avant de composer le numéro de Sonya. Il était toujours sur le point de le faire, téléphone à la main, mais il remettait à plus tard. La nuit, il rêvait de cette rencontre, et le matin il se réveillait avec une érection tellement douloureuse qu'il devait courir la calmer à la salle de bains avant le petit déjeuner.

Il avait besoin de baiser.

Au magasin, ses deux collègues, Giorgio et Andrea, parlaient sans cesse de maîtresses, de femmes insatiables, de divorcées toujours disponibles. Il se contentait de sourire en pensant à Barbara qui avait abandonné depuis longtemps ses sous-vêtements assortis pour des pyjamas à oursons ou des tee-shirts décolorés de son magasin de chaudières d'occasion. Finies les chaussures à talons, remplacées par des ballerines déformées ou des tongs, le coiffeur était un souvenir lointain. Marco avait tenté de faire face à la situation, mais autant parler à un mur. Tout aussi inutile, l'escapade aux thermes de Pré-Saint-Didier, en espérant que l'eau chaude et les massages réveilleraient chez sa femme, au moins pour une nuit, un peu de saine envie. Au lieu de ça, à neuf heures et demie elle dormait déjà. Les cadeaux qu'il lui avait faits à Noël dernier n'avaient pas été plus utiles. Barbara avait rapporté bas, porte-jarretelles en dentelle et combinaison au magasin, où elle les avait échangés contre un beau peignoir jaune pour Ginevra, leur fille cadette, et une paire de serviettes bleues. La frustration augmentait avec l'envie, Marco ne savait plus où donner de la tête. Voilà pourquoi il se trouvait là, sur le trottoir, à regarder hébété la porte d'une femme qui pour cent euros lui donnerait

une demi-heure de peau, de parfum et de mots murmurés à l'oreille.

J'y ai droit, pensait-il. J'en ai besoin. Putain, je suis pas mort!

Alors qu'est-ce qui le faisait rester planté là?

La peur.

La peur qu'il se traînait depuis qu'il avait pris cette décision. Peur de serrer le corps nu d'une inconnue, de sentir son odeur, et surtout peur que quelqu'un le voie. Aoste n'était pas New York. Il ne connaissait personne dans cet immeuble, mais il avait un magasin, les clients allaient et venaient. Et s'il sonnait au Studio M et qu'au moment où la fille répondait : « Entre *bello*, je t'attendais chaude et prête », une mère sortait de l'immeuble avec ses enfants? Une honte colossale. Et si un voisin plissait les yeux comme pour dire « Mais je le connais celui-là? Qu'est-ce qu'il fait ici? Il n'a pas un magasin de sanitaires? »? Les rumeurs vont vite, on le sait bien. En moins de trois jours, tout le monde le saurait, y compris sa femme. Et pire, Ginevra. Au lycée, on se moquerait d'elle pendant des années en chantant : « Ton père va aux putes, ton père va aux putes! » Comment regarder sa fille dans les yeux? Lui adresserait-elle à nouveau la parole? Déjà que ses rapports avec l'adolescente étaient difficiles, s'il rajoutait un poids de trente tonnes, c'était la fin.

Pourquoi n'avait-il pas choisi une prostituée dans une autre ville? Pourquoi pas à Turin?

Il y avait pensé. Mais comment justifier le voyage à Turin auprès de sa femme? On lui aurait demandé de faire une installation? Ce n'était jamais arrivé pendant les nombreuses années de son honorable carrière. Barbara ne mettrait pas

vingt minutes à découvrir son mensonge. Il devrait s'allier avec ses associés, leur demander de le couvrir, mais dans ce cas la tromperie passerait dans le domaine public, ou du moins dans le domaine de Giorgio et Andrea. Et il n'aimait pas l'idée que ces deux-là sachent que chez lui les choses allaient si mal qu'il avait besoin de prendre une maîtresse. Ils connaissaient Barbara depuis vingt ans. C'était un manque de respect, un crachat au visage de sa femme, et ça, il ne le supportait pas. C'était une bonne épouse, une bonne mère, mais lui, il avait besoin de baiser. Son petit cerveau, celui que les hommes ont entre les jambes, ne voulait plus rien savoir. « Cuisses, seins, fesses, cul cuisses seins lèvres! » Voilà le message qu'il lui envoyait, le leitmotiv de ces deux dernières années, et le grand cerveau, que les humains mâles ont dans le crâne comme tous les mammifères, avait résisté. Mais le supplice de la goutte d'eau avait creusé un sillon qui était devenu un ruisseau, puis le lit d'un fleuve. À présent, il ne pouvait plus regarder la télévision, ouvrir un magazine, observer les femmes aller et venir dans la rue sans que son petit cerveau hurle ses besoins. « Cuisses seins fesses, cul cuisses seins lèvres! »

Ça suffit, se dit-il. J'y vais. Au coin, un homme avec son chien en laisse semblait attendre qu'il fasse ses besoins. Marco eut l'impression qu'il le fixait. Il se demandait sûrement : qu'est-ce qu'il fait celui-là, debout depuis vingt minutes? Qui c'est? Qu'est-ce qu'il veut? Qu'est-ce qu'il cherche par ici? Et si l'homme au chien appelait le commissariat? « Police! Il y a un type bizarre debout depuis une demi-heure devant la Caisse d'épargne, venez jeter un coup d'œil! » Ils l'emmèneraient au commissariat, et pour s'en tirer

il devrait dire la vérité : « Commissaire, je n'osais pas traverser la rue et sonner chez Sonya muy caliente qui m'attendait. »

L'angoisse lui décloua les chaussures du trottoir, fit fondre la silicone de ses articulations, le poussa à traverser la rue, et Marco arriva enfin devant le numéro 12. Il jeta un regard dans le hall à travers la vitre. Personne. Personne sur le trottoir. L'homme au chien avait disparu. Sur l'interphone, le Studio M était au numéro 3.

Allez, maintenant ou jamais, songea-t-il. Il tendit le doigt et sonna.

La minuterie s'alluma et Marco vit un garçon descendre l'escalier et s'approcher de la porte. Il portait un sac de sport en bandoulière.

Et voilà... la honte! se dit-il.

Le type s'était arrêté pour vérifier sa boîte aux lettres. Il l'avait ouverte sans clé pour prendre son courrier.

Ça suffit! Il risquait trop gros.

Il s'écarta un peu et se tapit dans un recoin de l'immeuble. Le garçon sortit et s'éloigna rapidement sans lui accorder un regard. Vif comme un rat, Marco se glissa dans le hall principal en poussant la porte qui ne s'était pas encore refermée. Un geste impulsif.

Qu'il n'aurait jamais dû faire.

La lune était descendue, la nuit était à moitié passée. Aoste dormait. Pas une lueur, pas un bruit, seul l'appel lointain de quelques oiseaux nocturnes. Un doux parfum d'herbe et de terre mouillée pénétrait dans la pièce par la fenêtre ouverte, enveloppant les meubles. Allongé sur son lit, Rocco ne dormait pas, une main sous la tête, l'autre posée sur le flanc de Lupa. Pourtant, il était fatigué. Ce silence et ces odeurs le tenaient éveillé, lui rappelaient que l'été arrivait. Il ferma les yeux et chercha parmi ces parfums quelque chose pour le ramener en arrière. Il y en avait un très vif dont il ne connaissait pas l'origine. Peut-être les aiguilles de pin, ou une fleur sur le balcon du voisin, mais les souvenirs d'un été mille ans plus tôt affluèrent. Une pinède, en Calabre, il n'avait même pas quinze ans. Il avait pris le train avec Brizio, un sac à dos plein à craquer et une tente militaire achetée aux puces de la via Sannio. Un voyage inconfortable et long comme un carême pour arriver en pleine nuit au bord de la mer, dans un camping dont il avait oublié le nom. Ils avaient monté la tente sous les étoiles, en riant et en essayant d'étouffer le bruit du marteau sur les piquets à

l'aide d'un tee-shirt enroulé autour. Depuis une caravane remplie d'Allemands, un hurlement avait déchiré la nuit : « *Scheisse!* » Ils s'étaient arrêtés pour se jeter dans la tente qui, dans le noir, ressemblait à une décharge. Le lendemain matin, alors que le soleil était déjà haut et brûlant, ils aperçurent à travers l'ouverture les campeurs qui passaient morts de rire en les regardant. Ils avaient monté la tente dans une pente. Toute tordue, la toile flasque et les sacs à dos à moitié ouverts avec leurs affaires éparpillées au sol. C'étaient les premières vacances qu'il passait loin de Rome. Et il avait rencontré Beote. Beote était belle. Elle venait d'un village de Norvège, tellement au nord que pendant les mois d'hiver ils apercevaient à peine le soleil à midi. Ils avaient fait l'amour au bord de la mer, et Rocco s'en souvenait comme l'une des expériences les plus douloureuses de sa vie. « Je te raconte pas, Lupa, un truc hallucinant..., dit-il à son chien qui dressa une oreille pour écouter. Non, parce que moi, j'avais jamais fait l'amour. Enfin si, mais pas grand-chose, enfin tu m'as compris. Du coup, j'étais pas très à l'aise. Je savais plus ou moins, voilà. Plus ou moins. Donc elle s'allonge sur la plage et je me mets dessus. Lupette, je comprenais plus rien, j'avais la tête qui tournait, la mer la lune la plage. Voilà, la plage. Il faut que tu gardes en tête un truc important, à cet endroit de la Calabre, la plage était faite de petits galets. Alors moi je commence, je l'embrasse, et à un moment elle me l'a prise en main pour me guider. Je me suis senti con, Lupa, vraiment con. Je voulais faire tout seul. Alors je lui ai écarté la main, *mannaggia*. » Il se mit à rire. « Je te raconte pas le désastre. Moi je me frottais, je poussais, j'appuyais, et une douleur...! Une douleur dont t'as pas idée! Et moi

j'insistais, je poussais, je frottais jusqu'à plus en pouvoir, ça me brûlait partout. Dans le noir, je me suis levé en hurlant presque, et tu sais ce que j'ai fait? Tu sais ce qu'a fait cet abruti? Je me suis jeté à la mer pour chercher un peu de fraîcheur, j'avais des flammes là en bas! Ben oui, c'était tout irrité là, pire que si je m'étais passé au papier de verre. Plein de coupures, et je vais me jeter dans la mer, tu comprends? Beote était morte de rire. La honte, Lupette, quelle honte... j'avais raté la cible, en gros j'ai baisé le sable.»

Une légère brise, presque une caresse, le fit frissonner. Il sourit. Il savait qui la lui envoyait. «Je vais dormir un peu. Bonne nuit, Mari'...» Et il ferma les yeux.

Il n'avait pas pris son loden. En juin, un pull léger suffisait, finis les pantalons de velours. De l'hiver désormais passé ne restaient que les Clarks, seizième paire en dix mois. Lupa sautait joyeusement en cherchant à mordre sa laisse.

« Doucement, mon petit amour, doucement, on va descendre ! »

Il prit l'escalier. À la troisième marche, il entendit une porte s'ouvrir sur le palier.

« Où vous allez, au travail ? »

Il se retourna. Gabriele, le jeune voisin, se tenait sur le seuil. Le visage endormi, un tee-shirt noir avec un crâne imprimé et un short de basket long jusqu'aux genoux. Aux pieds, des chaussures de course déformées.

« Réveillé à cette heure-ci, Gabriele ? »

— Eh ouais...

— Et t'as pas mis de musique. Bravo, tu commences à apprendre. Porte-toi bien.

— Vous allez déjà au travail ?

— Non. Je vais prendre mon petit déjeuner.

— Le bar est fermé à cette heure-ci.

— Ettore ouvre dans pas longtemps.

— Mais vous le prenez jamais à la maison ?

— Quoi ?

— Le petit déjeuner.

— Non, Gabriele, à la maison je m'occupe d'autre chose...

— C'est-à-dire ?

— De mes fesses. Maintenant tu me dis ce que tu veux ? »

Le garçon haussa les épaules.

« J'ai pas beaucoup d'espoir, mais faut quand même que j'essaie. J'ai un contrôle de latin. Si je m'en sors bien, peut-être que je pourrai passer grâce au rattrapage, mais si je m'en sors mal... »

— Chose qui m'a l'air très probable..., souligna Rocco.

— Voilà, si je m'en sors mal ils me font redoubler. »

Lupa s'était mise à reniffler les chaussures du garçon.

« Eh, je sais, c'est des choses qui arrivent. On y va, Lupa !

— Vous avez fait le lycée classique ? »

Rocco remonta d'une marche et regarda Gabriele dans les yeux.

« Qu'est-ce que tu essaies de me dire ?

— Rien. Peut-être que vous pourriez me donner un coup de main. »

Le sous-préfet soupira.

« Ça fait tellement d'années, je me rappelle pas grand-chose.

— Vous avez qu'à ouvrir le livre et me poser des questions ! proposa Gabriele, les yeux écarquillés d'excitation.

— Quand ?

— Maintenant.

— Ta sœur, maintenant je vais au bar.

— Mais après je dois aller à l'école!»

Rocco souffla en levant les yeux au ciel.

«Allez, s'il vous plaît, venez, maman est pas là, elle est à Milan.

— C'est à quelle heure ton interro?

— À 10 heures.

— Mais put...» Rocco tapa du pied au sol. «Et tu pouvais pas venir me voir hier soir? Bon, tu sèches la première heure. Maintenant, je vais au bar. Toi, tu te prépares, tu te laves, tu t'habilles comme une personne normale et pas comme un lobotomisé et puis on va faire cours au commissariat. Ça te va?

— Parfait!»

Assis via Croix de Ville, il fumait tout en observant Lupa errer, truffe au sol entre les vitrines des magasins fermés. Il n'y avait personne dans la rue, à part la camionnette accompagnée de deux balayeurs qui nettoyaient le trottoir. D'un sifflement il rappela son chien et se dirigea vers la piazza Chanoux. La douleur sous son pied gauche semblait enfin lui accorder du répit. La talalgie certainement due à l'usage immodéré et tenace des Clarks semblait avoir disparu par un heureux hasard.

«On peut?» cria-t-il en entrant.

Ettore se tenait derrière le comptoir. Devant lui, une femme d'une quarantaine d'années prenait son petit déjeuner.

«Je vous en prie, bonjour.»

Le sous-préfet et Lupa entrèrent. La chienne se cacha sous la première table.

«Un café serré et un bon croissant.

— Brioche, le corrigea Ettore.

— Croissant », insista Rocco.

La femme ne s'était pas retournée. Elle continuait à manger en regardant droit devant elle. Elle portait un tailleur pêche et avait un beau profil. Les cheveux peignés, des boucles d'oreilles en perles, elle avait laissé une trace de son rouge à lèvres sur sa tasse de cappuccino. Le regard entendu que lui jeta Ettore tandis qu'il tassait le café dans la capsule n'échappa pas à Rocco.

« Qu'est-ce qu'il y a ?

— Elle.

— Quoi ?

— Si vous saviez qui c'est... »

Le dialogue entre les deux hommes s'était déroulé dans un silence total, juste un échange de regards et d'expressions du visage. La femme avait suivi ces mimiques dans l'énorme miroir chargé de bouteilles derrière le barman.

« Oui, je vous connais, mais vous, vous ne me connaissez pas encore, dit-elle. Je sais que vous venez toujours prendre votre petit déjeuner ici et je voulais vous faire une surprise... »

— Si vous savez qui je suis, pourquoi ne vous présentez-vous pas ? »

La femme prit tout son temps pour terminer son cappuccino. Puis elle posa sa tasse, s'essuya les mains avec une serviette et enfin se tourna vers Rocco. Elle avait les yeux sombres, soulignés d'un trait d'eye-liner.

« Je m'appelle Sandra Buccellato. »

Et elle lui tendit la main.

La pizza de la veille au soir remonta dans l'estomac de Rocco. Buccellato, la journaliste, l'ex-femme du préfet qui,

pendant des mois lui en avait fait voir de toutes les couleurs dans les pages de son quotidien. Dans chaque article qu'elle écrivait, elle trouvait une manière de le calomnier, lui et le commissariat, pour l'homicide d'Adele dans son ancien appartement rue Piave. Elle accusait la police de vouloir enterrer l'affaire, multipliant les attaques contre Rocco. Maintenant que le nom d'Enzo Baiocchi, l'assassin de la pauvre Adele, était apparu au grand jour, elle avait changé de ton et ses articles, autrefois coups de sabre, étaient devenus de l'encens parfumé.

« J'imagine que vous avez lu mes articles... »

Ettore posa la tasse et la brioche devant Rocco.

« Oui, répondit le policier.

— J'ai peut-être été un peu dure. »

Rocco mordit le croissant.

« Il y a un truc bien, avec les journaux. On peut s'en servir pour ramasser les fientes de canari dans la cage, et l'hiver on peut allumer sa cheminée avec, si on en a une. Ou bien on peut y envelopper des objets fragiles en vue d'un déménagement.

— C'est comme ça que vous les avez utilisés ?

— Non, j'ai déménagé léger. » Il finit son café. « Salut, Ettore. » Il laissa quelques pièces sur le comptoir et se dirigea vers la sortie. « Merci pour cette belle surprise.

— Je sais que je ne vous suis pas sympathique, mais je fais mon métier. »

Rocco siffla Lupa qui bondit de sous la table et franchit la porte vitrée que le sous-préfet tenait ouverte.

« Moi, j'aime bien les journalistes. Ceux que je hais de tout mon être, c'est les casse-couilles.

— On a la liberté d'expression dans ce pays, vous l'ignorez?

— C'est vrai, souffla Rosso. On a aussi la liberté d'offenser, n'est-ce pas? Alors ne m'en veuillez pas si j'en profite : allez vous faire foutre, madame Buccellato. Si vous permettez», ajouta-t-il en fermant la porte.

Ettore rit dans sa barbe. Les lèvres pincées, la journaliste ouvrit son sac.

« Combien je vous dois ?

— C'est déjà réglé, madame. »

Les couloirs du commissariat semblaient déserts. Rocco, Lupa et Gabriele avançaient dans le silence le plus absolu. Le garçon avait enfilé un jean bien trop large, un sweat-shirt à capuche frappé du logo d'un groupe de musique quelconque, et il portait une casquette de base-ball affirmant « *Born to raise hell!* », dont sortaient des cheveux longs qui auraient eu besoin d'un bon shampooing.

« Il fait sombre ici, c'est pas très beau.

— C'est un commissariat, Gabrie', pas un hôtel. Nous y voilà », lança Rocco devant son bureau.

Le tableau des emmerdements y était encore accroché. Le sous-préfet éprouva le besoin d'en ajouter un. Il prit le stylo suspendu à un clou au bout d'un fil, idée de l'agent Pierron qui le laissait là au cas où, et écrivit au huitième niveau : « Les surprises ». Toute surprise était un emmerdement immense pour Rocco. Bonne ou mauvaise, peu importait, car la surprise représentait un déraillement, un obstacle soudain à la régularité de son ennui existentiel, un imprévu qui l'obligeait à réagir, à répondre, à prendre une décision. Il

savait aussi qu'une surprise n'arrive jamais seule. D'ailleurs, il réfléchit et retira les surprises du huitième niveau pour les promouvoir directement au neuvième.

« On monte le niveau, Lupa, dit-il en ouvrant la porte de son bureau.

— Le niveau de quoi ? demanda Gabriele.

— De tout ce qui me dérange et fait de ma vie un cauchemar. On part du sixième niveau, pour arriver au dixième, dominé par un seul emmerdement : une affaire à résoudre. »

Le garçon lisait en souriant.

« Radio Maria, les communions, les baptêmes, les mariages, les tabacs fermés, le sable dans les palourdes... Pourquoi vous avez rajouté les surprises ?

— La surprise, c'est un œuf de Pâques, mon jeune ami, porteur sain d'autres emmerdements. Et si tu continues à me poser des questions, je mets ton nom directement au niveau neuf. »

Le sous-préfet et son chien entrèrent enfin dans la pièce. Lupa agita la queue, mais Rocco resta pétrifié.

« Putain mais... ? »

La pièce était vide. Disparus le bureau, l'armoire, le fauteuil en cuir.

« Qu'est-ce qui se passe ici ?

— Ils vous ont licencié ? » demanda Gabriele qui serrait son livre sous son bras tandis que Lupa tournait éperdue dans le bureau sans meubles.

« Mais bordel... Pierron ! Pierron ! hurla-t-il.

— Chuis là ! » finit par répondre une voix.

Les accents stridents de D'Intino lui firent l'effet d'une fraise de dentiste. La présence de l'agent lui fit comprendre

une fois pour toutes que les emmerdements ne s'arrêtaient pas là.

« Qu'est-ce qui se passe ? »

L'agent apparut dans le couloir.

« Excusez-moi, monsieur. » Il s'arrêta pour regarder Gabriele. « C'est qui, celui-là ? Vous l'avez arrêté ? »

— D'Intino, où sont mes meubles ? Mon bureau ?

— Vous avez entendu la nouvelle ?

— Non, D'Intino, je ne l'ai pas entendue.

— Mais si, celle des cabinets ? »

Rocco posa les mains sur ses hanches.

« Quels cabinets, D'Intino ? »

— 'Tendez, ça s'appelle cabinet provincial d'un truc qui finit par un autre mot que je me rappelle pas. »

Le sous-préfet leva les yeux au ciel.

« Qu'est-ce que tu essaies de me dire ? »

— Y a le cabinet provincial, non ? Eh ben, il leur faut un bureau. »

Du regard, Schiavone chercha désespérément un autre agent, Italo ou Antonio Scipioni, bref, quelqu'un capable de lui traduire l'agent des Abruzzes, mais les couloirs étaient déserts. Gabriele le regardait bouche bée.

« Je te comprends pas, D'Intino, et j'ai pas de temps à perdre. Maintenant fais un truc, va dans ton bureau, réfléchis à ce que tu voulais me dire, écris-le sur une feuille et quand on se revoit, tu me le lis. Tu sais écrire, non ? »

— Tu parles si chsais écrire. Moi, au collège, je faisais des rédacs ! En tout cas, m'sieur, ils nous changent l'étage. Enfin non, l'étage reste le même, ils nous changent le bureau.

Enfin, ils nous changent pas de bureau, ils vous le changent seulement à vous.

— Tais-toi, D’Intino, je ne comprends pas et je ne veux pas comprendre, dit Rocco en l’écartant du bras avant de monter l’escalier.

— Pourquoi? »

Le sous-préfet s’arrêta au milieu des marches.

« Parce que pour te comprendre je devrais rentrer dans ta tête, et ce n’est pas un bel endroit à fréquenter. Donc fais comme je t’ai dit, va t’asseoir et écris un message. Toi, Gabriele, attends-moi ici, apparemment mon bureau a disparu. » Au bout de deux marches, il hurla : « Y a quelqu’un, dans ce putain de commissariat? » Puis il monta à l’étage supérieur.

D’Intino resta à côté du garçon.

« Toi, t’es qui? »

— Son voisin.

— Et pourquoi t’es là?

— On révise le latin.

— Tu veux réviser avec moi?

— Je préfère décliner. »

Au bout de la première volée de marches, Rocco rencontra l’agent Casella tout essoufflé qui portait une dizaine de dossiers.

« Case’, qu’est-ce qui est arrivé à mon bureau? »

— Ah, oui. Attendez. » Il posa les dossiers sur la photocopieuse et s’épongea le front. « Non, mais ce truc doit être clair, dit-il à voix basse comme pour lui-même. Moi, je peux pas faire des travaux de force, regarde, je suis déjà essoufflé. »

— Surtout tu sens pas bon, Casella. Lave-toi le matin, merde.

— C'est la chaudière. Elle est cassée depuis deux jours, j'arrive pas à la réparer.

— Rachètes-en une.

— Je rôde, je cherche une affaire. Y a les Ferroli qui sont pas mal, même si une Vaillant ou une Beretta...

— Casella! hurla Rocco qui attendait toujours. Mon bureau!

— Oui, monsieur. Alors le cabinet provincial de la police scientifique est arrivé.

— Et?

— Ce qui signifie qu'il y aura un nouveau substitut et un nouveau bureau dont le préfet a décidé que ce devait être le vôtre.

— Le mien? Et moi, je vais où?

— Toujours au rez-de-chaussée, mais dans la pièce à l'autre bout du couloir, après les escaliers. Vous voulez que je vous accompagne?

— Qui a déplacé mes meubles?» cria-t-il.

Il pensait à son tiroir fermé à clé où se trouvait le sachet de marijuana que lui avait vendu Brizio à Rome.

«Moi et Deruta. Mais on a fait attention, monsieur... Alors, je vous accompagne?

— Non! Le préfet est là?

— Il n'est pas au commissariat à cette heure-ci», et il rit tout seul. «Vous vous rappelez Totò?»

Sans répondre, Rocco descendit l'escalier. Il trouva Gabriele et D'Intino encore au garde-à-vous devant la porte de son ancien bureau.

« D'Intino, maintenant tu vas reprendre tous mes meubles et tu les remets dans mon bureau.

— Mais l' préfet il a dit...

— J'en ai rien à foutre, du préfet! Fais ce que je te dis!

— Je peux attendre Deruta? demanda-t-il en regardant la pendule. Il va pas tarder à revenir de la boulangerie de sa femme. Moi, tout seul, j'arrive pas à déplacer les meubles, m'sieur.

— Gabriele, avec moi! Lupa, on y va!»

Il s'engagea dans le couloir.

« Vous allez où, monsieur?

— Je vais m'occuper de mes fesses, D'Intino!»

Et il tourna dans le couloir.

« Monsieur Schiavone, mais qu'est-ce qui se passe? » lui demanda Gabriele en trotinant à côté de lui pour tenir le pas.

« Ils m'ont changé de bureau. J'ai horreur des changements.

— Écoutez, je suis désolé, mais il faut que je rentre à la deuxième heure... C'est pas que...

— Gabriele, on va se mettre dans une pièce pour réviser, d'accord? »

Et il ouvrit en grand la porte du bureau des agents. Il n'y avait que le jeune Napolitain, Miniero, dont Schiavone oubliait toujours le nom.

« Toi, Vomero! Sors de la pièce, j'en ai besoin!»

Sans ouvrir la bouche, l'autre se leva d'un bond et se précipita dehors. Tandis que Lupa s'installait à côté de la fenêtre, Rocco prit une chaise et l'approcha de la table.

« Assieds-toi, Gabriele, et donne-moi ton livre. »

Le garçon obéit.

«Allez! Et tâche de bien répondre, je commence à en avoir ma claque!»

«*È la musica, la musica ribelle.*» Gianandrea courait en chantonnant la chanson de Finardi qu'il écoutait dans son casque. Ce n'était pas le souffle, le problème, c'étaient les muscles de ses jambes. En coton. Ses mollets et ses quadriceps hurlaient déjà après vingt minutes de course. De temps à autre, il sentait un tiraillement du côté de l'aine. Il payait cher ses deux mois d'interruption à cause de la coiffe des rotateurs. Le terrain sportif de Charvensod à sa droite devrait encore attendre. Ses jeunes lui manquaient, le terrain lui manquait, le défi, la sueur, le vestiaire, l'odeur de la pommade, des douches, mais il ne pourrait pas les entraîner avant d'avoir retrouvé la forme. Ils avaient terminé troisièmes au championnat, un excellent résultat quand on pense qu'ils avaient commencé par trois défaites consécutives. En tout cas, ils s'en sortaient mieux que la première équipe, qui jouait dans la ligue supérieure et avait terminé l'année en seizième position. «*Che ti dice di uscire e di metterti a lottare...*» Il en avait toujours été ainsi pour Gianandrea, depuis sa naissance, quarante ans auparavant : lutter. Il ne se rappelait pas un moment de sa vie où pour obtenir un résultat, même médiocre, il n'avait pas dû se battre de toutes ses forces. À l'école, sur le terrain de foot, avec sa première femme, avec sa deuxième, avec ses deux fils. Les autres semblaient franchir les obstacles avec une facilité impressionnante, mais pas lui. Déjà faire comprendre que son nom s'écrivait avec un *n* et non deux. Et son nom de famille, c'était encore pire. Dès qu'il quittait la

Vallée, il devait l'épeler, car passé le Piémont, les Italiens ne le comprenaient pas. Marguerettaz. Ça devenait Margherittà, ou Marchettaz, ou Margarinaz. Quant à son corps, c'était un problème permanent. Il avait subi trois opérations à la jambe droite, deux à la gauche. Il s'était cassé la clavicule, le nez, le coude et deux incisives. Une constellation de fractures et d'accidents qui avaient miné sa carrière de footballeur et l'avaient obligé à passer la moitié de son temps dans des hôpitaux ou en centre de rééducation. Mais à présent, il ne lâchait pas. « *Che ti dice di uscire e di metterti a lottare...* », suggérait encore Finardi, et le voilà de nouveau, à quarante ans sonnés, à récupérer de sa énième hospitalisation pour pouvoir retourner sur le terrain, avec ses jeunes, à lutter. Il se tourna vers la Dora qui coulait à sa droite. Les rayons du soleil se reflétaient sur l'eau et sur la petite cascade qui moussait à quelques mètres de lui. Sur la rive, un tas de chiffons colorés. Il ralentit le pas. Ce n'était pas un chiffon, mais un short en jean et un chemisier à fleurs rouge d'où sortaient une tête plongée dans l'eau et des bras tendus en avant.

Personne ne nage dans la Dora.

« *E le strofe languide di tutti quei cantanti...* » Il arracha les écouteurs de ses oreilles. « Mais qu'est-ce que...? » Il franchit la palissade et descendit vers la grève. Il ne sentait plus la sueur, son aine ne le tirait plus. Rien que son cœur dans ses oreilles. Il faillit se faire une entorse dans un trou. Puis il arriva sur la berge. Entre les pierres, l'eau commença à s'infiltrer dans ses chaussures de course. Le corps était là, à quelques mètres, sur le ventre.

« *Ero ers ert...* »

— Mais qu'ess tu racontes, Gabriele! Indicatif imparfait de *sum*! Mais quoi, *ero ers...* Allez. *Eram eras erat...* Ensuite? »

Gabriele déglutit.

« *Erasmus...* »

— Erasmus?

— Première personne du pluriel, non?

— *Eramus*, pas *erasmus*!

— Ah! *Eramus, erastis*.

— *Eratis*. Ensuite? »

Gabriele se mordit les lèvres.

« Allez, tu peux le faire... troisième personne du pluriel, *eramus, eratis...*? »

— *Errant*? lança le garçon.

— Mais va te faire foutre, Gabriele!» Rocco jeta le livre de grammaire latine. « Tu sais que dalle. *Errant*! Mais dis-moi, tu es d'une ignorance hallucinante! *Errant, errant*! Mais pourquoi tu as choisi le classique? »

— Maman disait que ça ouvre la tête.

— Pour t'ouvrir la tête, c'est une hache qu'il faut!» Rocco se leva en raclant bruyamment la chaise. « Désolé, mais tu vas redoubler. »

Gabriele baissa la tête.

« Maman va me tuer! »

— Pourquoi, ta petite maman s'attendait à ce que tu passes? »

— Oui. »

Il sortit tristement une barre chocolatée de la poche de son sweat-shirt.

« Elle s'est jamais aperçue que t'étais nul à l'école ?

— Non. »

D'un premier coup de dents, il arracha la moitié de la barre.

« *Ammazza*, il suffit de t'écouter parler une seule fois pour se rendre compte que tu es d'une ignorance crasse.

— Oui, une fois, ça suffirait. »

Et d'une autre bouchée, il dévora l'autre moitié.

« Gabriele, maintenant tu vas à l'école.

— Et qu'est-ce que je dois faire ?

— Tu prends tes responsabilités.

— De toute façon, que j'y aille ou pas, ils vont me faire redoubler quand même, rétorqua Gabriele avec un haussement d'épaules. Tant qu'à faire, je reste ici.

— Non, Gabriele, pas ici. Soit tu vas à l'école, soit tu rentres chez toi. C'est un commissariat ici, pas une garderie.

— Bon d'accord, capitula-t-il. Je vais à l'école. Me taper la honte une fois de plus. »

Rocco se leva.

« Je vais te faire accompagner.

— En voiture ?

— Pourquoi pas ?

— Je peux mettre la sirène ? »

Le garçon avait déjà changé d'humeur.

« Si tu essaies seulement, je te fais passer deux nuits au poste.

— Reçu. » Il récupéra son livre de latin et enfila sa casquette de base-ball. « Je suis prêt.

— Et dis à ta mère que j'aimerais bien la rencontrer un jour. »

Le garçon eut un sourire sournois.

« Elle est pas mal, ma mère. Vous voulez voir une photo ?

— Mais qu'est-ce que tu t'imagines ? Je veux parler avec elle.

— Pour l'engueuler ?

— T'es con ? Ta mère se décarcasse pour toi, et elle doit savoir comment tu la remercies. Bouge. »

Devant le bureau des agents, il croisa Antonio Scipioni.

« Uè, Antonio, rends-moi un service. Tu veux bien emmener ce jeune pressenti pour le Nobel à l'école ?

— Mais bien sûr, pour un prix Nobel, il faut une escorte.

— Oui, mais il est à Aoste pour des raisons privées. Bref, profil bas.

— Vous croyez que j'ai pas compris que vous vous moquez de moi ? De toute façon, tout le monde se moque de moi. Bon, merci, monsieur Schiavone, au moins vous avez essayé ! »

Et la tête basse, il suivit l'agent Scipioni vers la sortie.

« *Erasmus... errant*, mais comment c'est possible ! marmonna le sous-préfet. Gabriele ! » le rappela-t-il.

Le garçon se retourna.

« Qu'est-ce qu'il y a ?

— Viens là ! »

Le garçon s'approcha du sous-préfet en soupirant.

« Tu sais, après on grandit et tout ça se termine.

— J'espère vraiment. J'ai hâte. Au revoir. »

Rocco le regarda s'éloigner, le pas lent, la tête dans les épaules.

« Compris, Lupa ? Maintenant au boulot. Casella ! » cria-t-il.

Il devait résoudre le problème de son bureau. Il était réveillé depuis deux heures et n'avait pas encore pris une seule bouffée de maria. Il sentait ses articulations bloquées, le moteur grippé, sans lubrifiant la machine ne bougerait pas.

« Casella! »

À sa place, Italo Pierron apparut du couloir, le visage pâle.

« Monsieur? »

— Ça fait une heure que je te cherche. Mon bureau...

— Il y a un truc urgent. Sur les rives de la Dora.

— Non! » Rocco écarquilla les yeux. « Non. Il fait beau, le soleil brille, pas un emmerdement de niveau dix! »

Italo écarta les bras.

« Casella et D'Intino sont déjà sur place. On a appelé Fumagalli. »

C'était sa journée libre, et Caterina avait décidé de sacrifier la matinée aux tâches domestiques avant de se mettre à travailler sur sa thèse. Les factures s'étaient accumulées et, par une étrange compensation, le frigo s'était vidé. L'assurance de la voiture qu'elle n'utilisait jamais avait expiré, elle devait faire un saut à l'ACI pour payer la vignette. Allongée sur son lit, à moitié habillée, elle ne trouvait pas la force d'affronter cette journée. Tous ces arriérés empilés pouvaient faire penser à une fille désordonnée et distraite, mais un coup d'œil sur sa maison suffisait pour se rendre compte du contraire. Petite et accueillante comme un refuge de montagne, tout était bien rangé. Les rideaux assortis au canapé, trois petits tableaux discrets mis en valeur sous des appliques en cuivre. Le papier peint à rayures, le parfum

de lavande qui se répandait d'un flacon où étaient glissés des bâtonnets, tout était soigné au millimètre près. Les sept étagères de l'unique bibliothèque présentaient des livres rangés par maison d'édition. Les CD étaient alignés à droite de la petite chaîne compacte, et les DVD dans un meuble sous la télévision 23 pouces. Le coin cuisine du deux-pièces brillait comme un miroir. Il semblait prêt à une inspection sanitaire. Le calendrier perpétuel avec les personnages de Pinocchio marquait la date exacte, l'horloge Ikea en aluminium était pile à l'heure. Le presse-agrumes et le mixeur reposaient dans un coin, les assiettes étaient rangées par ordre de taille dans l'égouttoir en bois à côté de l'évier, et les torchons suspendus à la poignée du four semblaient tout droit sortis de la machine à laver. En entrant dans la petite salle de bains avec douche, on avait l'impression de se trouver dans un hôtel tout juste stérilisé pour un nouveau client. Crèmes, parfums et produits de maquillage s'alignaient sur le lavabo comme des soldats en défilé. De l'autre côté, brosse à dents, dentifrice et fil dentaire. Dans les tiroirs du meuble sous-vasque se trouvaient des disques à démaquiller, un crayon et un pinceau, quelques médicaments, tous placés dans de jolis paniers en osier. La sous-inspectrice Rispoli tenait à l'ordre : chaque chose à sa place, selon des critères précis. Elle détestait les maisons approximatives, les maisons vides où les tableaux penchaient d'un côté. Seuls deux éléments détonnaient dans cette harmonie : le Beretta d'ordonnance, glissé dans la gaine pendue à un bonhomme portemanteau en fer forgé, et le pull qu'Italo avait laissé en boule une semaine plus tôt.

Elle se leva du lit d'un bond, enfila son jean, ses chaussures

de sport noires, alluma son portable qu'elle glissa dans sa poche, prit son portefeuille, les clés de la maison et sortit.

« Bonjour, madame Cormet, dit-elle à la femme qui rentrait du marché.

— Bonjour, Caterina.

— Je vais faire les courses. Vous avez besoin de quelque chose? »

La petite vieille ouvrit la porte.

« Non, ma chérie, rien de rien. Merci. » Elle commença à entrer, puis se ravisa. « Caterina? »

La fille s'arrêta dans l'escalier et se retourna.

« Dites-moi.

— Je peux te poser une question ?

— Bien sûr !

— Pourquoi tu souris? »

Prise au dépourvu, Caterina ne sut pas quoi répondre.

« Je sais pas... »

— Tu es heureuse? Tu es détendue? »

La fille réfléchit.

« Je ne sais pas. Je souris parce que... Sans raison.

— Tu souris avec la bouche, mais tu as les yeux tristes. »

La sous-inspectrice baissa légèrement la tête.

« D'après vous, qu'est-ce qui me manque pour que mes yeux sourient ?

— Rien. C'est ça que je ne comprends pas.

— Tant mieux, madame Cormet. J'avais peur que vous aussi vous me fassiez la morale pour que je me trouve un fiancé.

— Et pourquoi? Pourquoi les gens croient-ils qu'on ne peut se réaliser que complétées par un homme? Non, ma

filles, non. Ce que te dit ta vieille voisine, c'est de te débarrasser des choses du passé. Elles sont passées et ne doivent pas peser sur le présent.

— Vous avez une solution ?

— J'ai quatre-vingt-deux ans et j'y travaille encore. Bonne journée ! »

La femme entra enfin chez elle. Caterina resta pensive dans l'escalier, puis sortit.

Elle choisissait des spaghettis et s'apprêtait à passer à la lessive lorsqu'elle la vit au rayon surgelés. Elle n'avait pas de chariot, pas de panier. Elle regardait autour d'elle avec ses yeux globuleux et sa touffe de cheveux emmêlés. Un tee-shirt long d'un bleu décoloré, un pantalon de jogging, la peau blanche, laiteuse, une paire de lunettes pendant à son cou, retenue par une chaîne constellée de petites perles.

Qu'est-ce qu'elle fait à Aoste ? se demanda Caterina en inspectant distraitemment un paquet de rigatoni. Elle se cacha rapidement derrière l'étagère des pâtes. Elle pouvait passer par le rayon confitures et, en tournant après l'eau minérale, gagner la caisse puis la sortie. Mais elle aurait dû interrompre ses courses et abandonner son chariot plein au milieu des rayons, ce qui était tout à fait inconvenant. Elle se sentait coupable : les vendeurs devraient tout ranger. Elle passa lentement la tête. Sa mère avait disparu du rayon surgelés.

Et maintenant ? pensa-t-elle. Où est-ce qu'elle est passée ?

Elle se convainquit qu'il s'agissait d'un cas de force majeure et abandonna son chariot pour se diriger avec circonspection vers les confitures. Elle n'était pas non plus

dans ce rayon. Ni derrière elle. Presque sur la pointe des pieds, elle longea l'allée des vins et liqueurs. Au fond, il n'y avait que les caisses. Pas l'ombre de sa mère. Elle sourit à la caissière occupée avec une cliente et lui montra les mains, comme pour dire « Je n'ai rien acheté, je sors ». Elle n'était pas encore dans la rue. Elle crut alors qu'elle l'avait imaginée, mais ce n'était pas possible. Elle l'avait vue, en chair et en os, un torchon humain pâle et gras. Poursuivie par cette ombre fugace, elle s'enfuit dans les rues d'Aoste, décrivant le plus de courbes possible.

De toute façon, elle sait où tu travailles si elle veut te trouver, se dit-elle.

« S'il vous plaît, il n'y a rien à voir. »

Casella tentait d'éloigner les gens qui s'amassaient déjà pour profiter du spectacle.

« Oh, vous avez entendu ? Y a rien à voir ! »

D'Intino avait arrêté un gros type chauve au visage grêlé qui le dépassait d'au moins cinquante centimètres.

« Je suis journaliste... »

— S'il est journaliste, il peut passer, Casella ? demanda l'agent des Abruzzes à son collègue.

— Non, D'Inti' ! Ça pourrait être Jésus-Christ en rase-motte, personne passe par ici ! »

Gianandrea était assis sur la banquette arrière de la voiture de police. À côté de lui, Miniero lui tendit une cigarette mais l'entraîneur des jeunes de la Polisportiva Cogne la refusa. Une voiture freina brusquement près d'eux, un gyrophare sur le toit. Un agent et un homme au visage chiffonné en descendirent.

« Je crois que c'est le type en short qui a trouvé le cadavre », dit Italo en indiquant du menton Gianandrea à côté de l'agent napolitain.

Rocco ne répondit pas. Pas besoin, il suffisait d'observer ses yeux vides, effrayés, et la pâleur de son visage. La camionnette de la scientifique était garée à côté de la grille du terrain de sport.

« Comment il s'appelle déjà, l'agent du Vomero ?

— Miniero », répondit Italo.

Deux agents enfilèrent leur combinaison blanche.

« Ils sont déjà là. »

Rocco les désigna du menton.

« C'est ceux qui m'ont piqué mon bureau ?

— Exact.

— Ça y est, je peux déjà pas les blairer. »

Le sous-préfet et Pierron se frayèrent un chemin à travers les curieux et commencèrent à descendre la petite pente vers le fleuve. Rocco s'appuyait sur Italo, les semelles de ses Clarks avaient peu de prise sur le terrain herbeux.

« Doucement, Italo.

— Le voilà, Rocco. »

Rocco regarda le cadavre à cinquante centimètres de la rive, à moitié enfoncé dans l'eau, la tête en bas. Fumagalli se tenait non loin avec une paire de bottes de pêche qui lui arrivaient à l'aine. Deux agents l'accompagnaient.

« Tu vois le médecin légiste ? Lui il est équipé ! »

Rocco regarda les pieds d'Italo.

« Elles sont étanches ?

— Bien sûr ! Elles sont fournies...

— Tu chausse du combien ?

— 44.

— Enlève-les.

— Hein ?

— Retire tes rangers, ordre de ton supérieur. »

Italo s'assit et retira ses godillots. Il les passa à Rocco qui entre-temps s'était libéré de ses Clarks. Il enfila les rangers de Pierron et remonta son pantalon jusqu'aux genoux.

« Je peux mettre tes chaussures ? »

Rocco lui jeta un regard glacial.

« Mes Clarks ? Tu es fou ? Reste bien tranquille, de toute façon tu t'approches pas du cadavre. »

L'agent attendit en chaussettes près des cailloux de la berge. Rocco entra dans l'eau basse tandis que deux agents portaient le corps au sec.

« Ça va comme ça, les gars, ça va comme ça », fit Rocco.

Ils le retournèrent.

« Oh bon sang... », fit le plus jeune.

— C'est bon, les gars, vous pouvez y aller. »

Et les deux policiers, libérés de la présence de ce cadavre, s'enfuirent presque en courant.

« Qu'est-ce qui s'est passé ? » demanda Rocco à Fumagalli une fois qu'ils furent seuls, les pieds dans une coudée d'eau.

Le visage du cadavre était gonflé. Mais le plus frappant, c'étaient les lèvres. On aurait dit deux saucisses. Les pommettes saillantes semblaient deux mandarines cachées sous la peau, contrairement au nez, anormalement petit et écrasé. Fumagalli déboutonna le chemisier à fleurs. Au troisième bouton, la fausse note apparut. Le cadavre avait deux seins gros et violacés. Fumagalli se pencha pour observer le corps

nu. Il commença à examiner les yeux et à l'aide d'un stylo tenta d'ouvrir la bouche. Puis il baissa un peu le short.

« On a un M-to-F.

— Un trans ?

— Je crois bien que oui. »

La poitrine jaune cire ne présentait pas un seul poil, pas plus que de barbe sur le visage.

« La pauvre avait commencé le processus chirurgical. Les seins et le visage avaient déjà été faits. Probablement en attente de retirer le pénis. » Il le désigna avec son stylo. Il était petit et sombre, comme s'il avait honte de se trouver là. « Elle a des ecchymoses conjonctivales, et puis regarde son cou. Je parie mille euros qu'elle est morte étranglée. » Un sillon violacé était visible autour de son cou. « Je l'emmène au labo, mais je ne me trompe pas.

— Je te crois. À ton avis, elle a quel âge ?

— La trentaine. »

Rocco se pencha pour observer le chemisier du cadavre.

« Elle doit s'être habillée à la hâte. Elle s'est trompée dans les boutons, tu vois ? Il en reste un en bas. » Il s'alluma une cigarette. « Et elle a même pas mis de culotte.

— C'est important ?

— Méditons là-dessus... Les chaussures ?

— Ça, elle peut les avoir perdues dans l'eau. Peut-être qu'elle portait des tongs ?

— Sans chaussettes, c'est clair. » Il souleva une main. Les ongles étaient vernis en vert, comme les pieds. « Pas de bagues, pas de bracelet, rien.

— Eh oui... »

Rocco se releva.

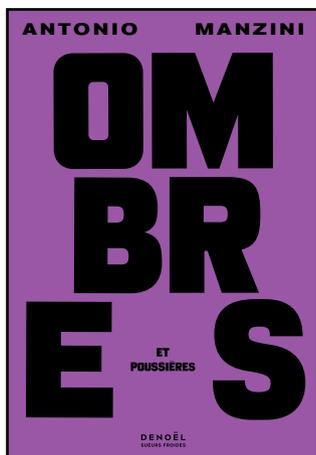
Au cœur de la froide vallée d'Aoste, nichée dans le nord de l'Italie, le cadavre d'une femme transgenre est retrouvé, sillonné d'étranges traces de corde.

Rocco Schiavone, vice-préfet râleur, macho et doté d'un humour cinglant, est dépêché sur place. Alors que les difficultés d'identification de la victime empêchent l'enquête de progresser, la police tombe sur un autre cadavre, à Rome cette fois. Le rapport avec Schiavone ? Aucun, si ce n'est que le mort a dans la poche un papier sur lequel est inscrit le numéro de téléphone du vice-préfet.

***Ombres et poussières* est un roman noir et fiévreux qui ausculte sans concession la société contemporaine italienne. L'œuvre de Manzini, une des plus reconnues dans le polar transalpin, ne se départit jamais de tendresse et d'ironie.**

Né à Rome en 1964, Antonio Manzini est acteur, scénariste et réalisateur. Ses romans se sont vendus à plus de un million d'exemplaires en Italie.

Traduit de l'italien par Samuel Sfez



Ombres et poussières
Antonio Manzini

Cette édition électronique du livre
Ombres et poussières de Antonio Manzini
a été réalisée le 9 mars 2022
par les Éditions Denoël.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(ISBN : 9782207143100 - Numéro d'édition : 338109)
Code Sodis : N98554 - ISBN : 9782207143131
Numéro d'édition : 338112